



Les grenadiers de la garde à Elyau

LA VIEILLE GARDE IMPERIALE

LES GRENADIERS A PIED

L'auteur de cette page a écrit un jour que, devant les souvenirs de l'épopée napoléonienne, il sentait se hérissier d'enthousiasme "le bonnet à poil qu'il a dans le cœur." Cette métaphore chauvine et cocardière lui valu plus d'un sarcasme, en notre triste époque où tant de gens croient de bon ton de se faire une âme internationale et cosmopolite et de se déclarer citoyens du monde, apparemment pour se dispenser d'aimer leur patrie. Par compensation, il peut se féliciter aujourd'hui d'avoir gardé ce bonnet à poil intime, puisque l'occasion lui est offerte de louer une fois de plus les grenadiers à pied de la garde impériale, qui, Ajax inconnus, Diomèdes obscurs du plus fabuleux des poèmes militaires, donnèrent à cette coiffure guerrière un prestige impérissable.

Avec leurs camarades les grenadiers à cheval, dont

les escadrons, représentant un millier de sabres à peine, comptaient dans leurs rangs trois cents chevaliers de la Légion d'honneur, les deux régiments de grenadiers à pied de la garde étaient composés de sous-officiers pris dans les troupes de ligne, tous robustes, de haute taille et parfaitement notés par leurs supérieurs. Tous, en ce temps de guerres continuelles, s'étaient fait remarquer par leur endurance à la fatigue, leur austère esprit de discipline, leur impassible bravoure. Beaucoup d'entre eux, tout à fait illettrés, et dont l'avancement devait forcément s'arrêter au grade de caporal, tout au plus de sergent, étaient des hommes mûrs, de vieux soldats, et portaient deux, quelquefois trois brisques en haut de la manche. Tel factionnaire qui, à Moscou, montait la garde devant le Kremlin, avait jadis gravé son nom, avec la pointe

de sa baïonnette, sur la pierre des Pyramides d'Égypte. Ce corps de grenadiers de la garde, c'était donc le résultat du choix le plus sévère, de la sélection la plus scrupuleuse ; c'était la fleur de l'élite.

Aussi le Maître des batailles ménageait-il ce trésor militaire, et tout particulièrement ses grenadiers, avec une prudence avare. La garde impériale,

La garde, espoir suprême et suprême pensée,

comme dit le poète, ne fut pas ou fut à peine engagée à Austerlitz, Iéna et dans toutes ces fameuses journées où la fortune des armes semblait obéir avec une si prompte docilité au génie de l'empereur.

Très souvent, jusqu'en 1812, les bulletins de la Grande-Armée se terminent par ces mots : "La garde n'a pas donné," et annoncent ainsi à la France et au monde que la victoire a été facile. Les intrépides vétérans, gardés en réserve tandis que les troupes de ligne prenaient contact avec l'ennemi, souffraient de cette inaction, et plus d'une fois ils s'en plaignirent par des murmures. C'est moins contre les fatigues des longues marches à travers l'Europe que par dépit d'assister, l'arme au pied, aux exploits de leurs camarades, que les "grognaards" ont grogné. Mais, soldats exemplaires, ils étaient, avant tout, obéissants, et d'un geste de sa petite main, l'empereur avait bien vite apaisé le frémissement d'impatience qui courait dans leur rangs.

D'ailleurs, même quand ils ne combattirent pas, leur seule présence contribua certainement à la victoire. L'ennemi savait qu'ils étaient là, les invincibles, et la moindre de leurs manœuvres, le plus léger de leurs déplacements inquiétaient le général russe ou autrichien. Avec sa lorgnette il pouvait voir, sur une colline lointaine, les lignes redoutables des bonnets à poil ; distinguer même, parmi ce moutonnement noir, un point d'or, qui était l'aigle du drapeau ; et, à la pensée que l'armée française gardait intacte cette ressource, cette force, que ce rempart de héros était là-bas, impassible, inébranlable, le feld-maréchal ou l'archiduc était d'avance découragé.

Sans doute, quand vinrent les mauvais jours, les grenadiers à pied de la garde furent de toutes les batailles. Le corps subit des pertes énormes, sema de cadavres les neiges de la Russie. Mais il semblait que cette si précieuse réserve de discipline et de courage fût inépuisable. Bien des fois renouvelée, l'incomparable phalange ne perdit jamais ses martiales vertus. Jusqu'au dernier jour, les "Vieux de la vieille" n'eurent qu'à paraître pour arrêter l'effort de l'ennemi victorieux, et même à Waterloo, dans le dernier carré, l'aigle de cuivre de la lourde coiffure qui creusait sur leur front des rides sévères garda le reflet du soleil d'Austerlitz.

Les grenadiers à pied furent, avec les chasseurs à cheval de la garde qu'on appelle aussi les guides, ceux des soldats de Napoléon qu'il chargea spécialement de veiller sur sa personne, et l'on sait qu'il portait tour à tour l'habit d'uniforme de ces deux corps. Quand il montait à cheval, il était toujours accompagné d'une escorte de chasseurs ; et, autour de la tente où, penché sur une carte géographique, il préparait sa bataille du lendemain, toujours des grenadiers se tenaient en sentinelles.

Dans l'iconographie napoléonienne, — une des plus considérables qui existent, — chaque fois que l'immortelle figure n'est pas représentée seule, on retrouve non loin d'elle le colback des cavaliers ou le bonnet à poil des fantassins. Quand on nous le montre, l'In-fatigable, dans un de ces rares moments de repos, marchant à pas lents, les mains derrière le dos, devant les faisceaux de fusils, ou sommeillant, à caiffourchon sur une chaise, devant un feu de bivouac, les grenadiers sont toujours là. Dans cette image, il a faim, et c'est un grenadier qui lui présente une pomme de terre cuite sous la cendre, en lui disant :

"Mon empereur, c'est la plus cuite."

Dans cette autre, il a soif, et c'est encore un grenadier qui lui prête sa gourde, avec ces mots où frémir de la tendresse :

"Bois, mon empereur."

Ces deux estampes célèbres, l'une de Raffet, l'autre